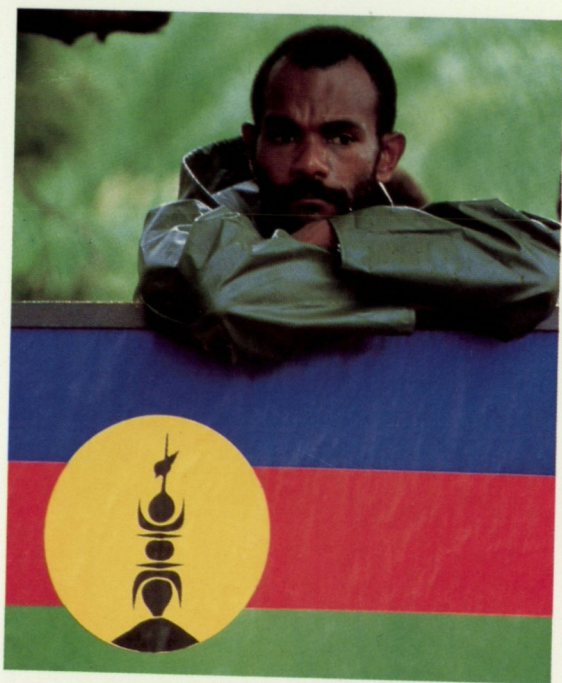


# L'AUTRE MONDE

Un passage en Kanaky

ANNE TRISTAN



*avec Vif du Sujet*

**GALLIMARD**



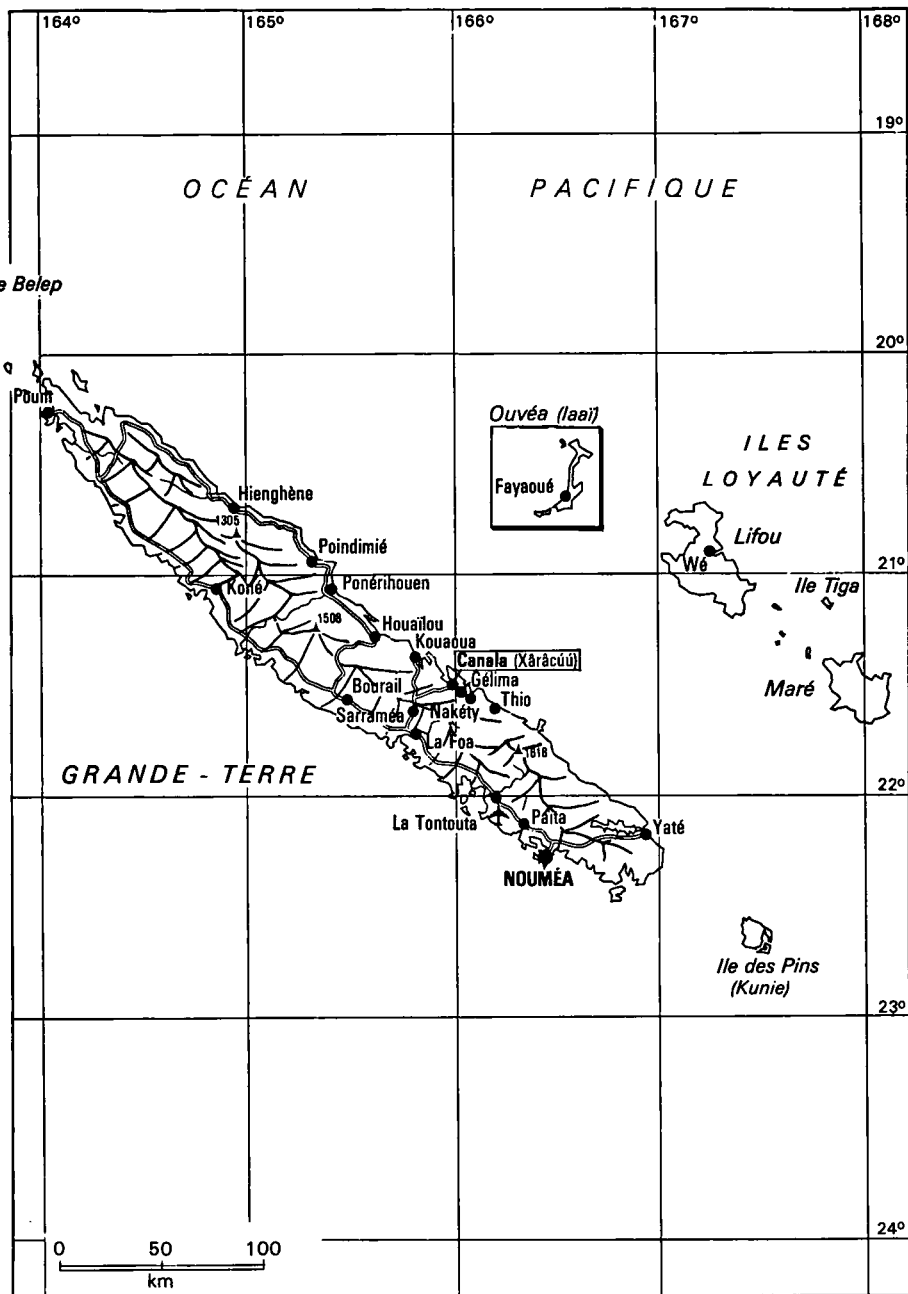






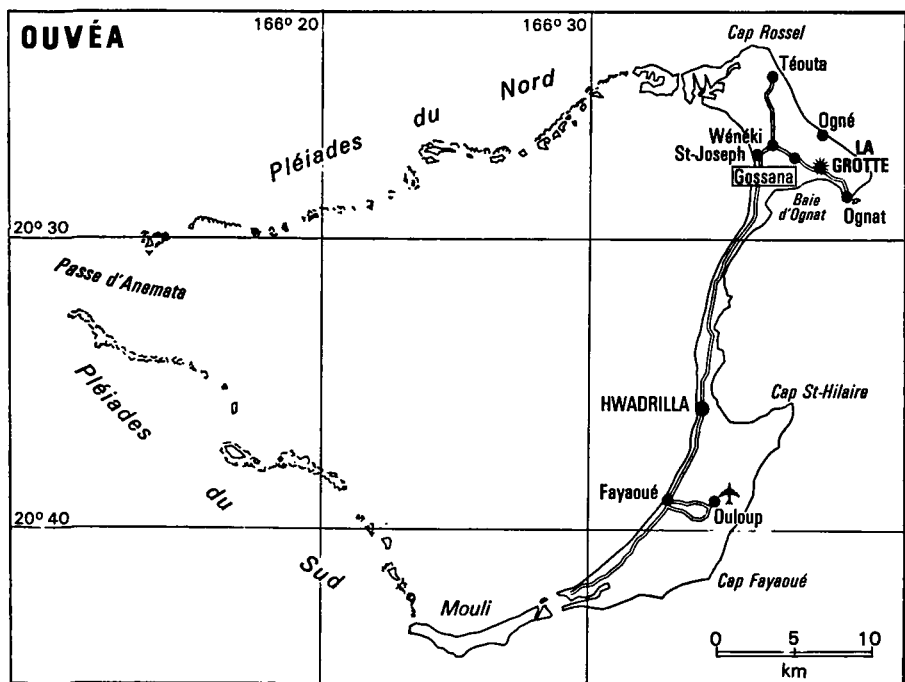
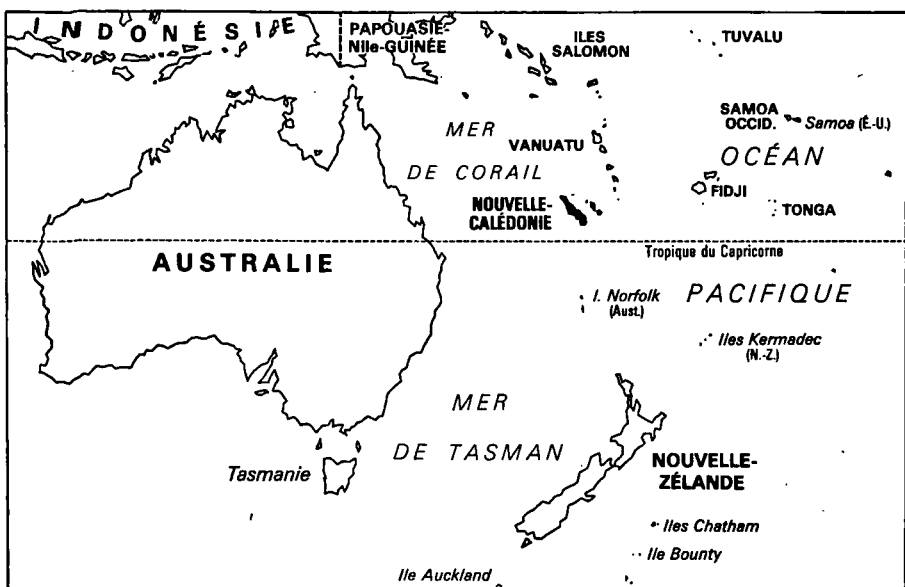


## CARTES



LA NOUVELLE-CALÉDONIE





ET L'ATOLL D'OUVÉA



## D'UN VOYAGE L'AUTRE

Mon précédent voyage dans les rangs du Front national ne semblait pas vouloir finir<sup>1</sup>. J'ai voulu couper brutalement avec une expérience qui ne cessait de m'obséder. C'est parce que, Française, j'ai voulu fuir la France que je me suis retrouvée, entre juillet 1988 et avril 1989, en Nouvelle-Calédonie, aux côtés de ceux qui contestent la présence de notre drapeau sur leur territoire, les Kanaks. Ce drapeau, je n'arrivais plus à le voir autrement qu'en bleu-blanc-rouge sang. J'avais quelques raisons.

Mon infiltration en 1987 dans les rangs du Front national m'avait donné l'occasion de mesurer la profondeur des racines de ce courant raciste, antisémite, agressif. Le 24 avril 1988, les résultats du premier tour de l'élection présidentielle donnaient 14 % des suffrages exprimés à Jean-Marie Le Pen ; mais nous n'avions pas encore bu la coupe jusqu'à la lie. Le 5 mai 1988, les candidats restés en lice durent se soucier du report des voix lepénistes au second tour, et la pression de ce courant sur la vie politique française se manifesta de façon sanglante.

C'est alors que la Nouvelle-Calédonie, ce territoire des antipodes colonisé par la France depuis 1853, est entré sur la scène électorale. Depuis la veille du premier tour, des indépendantistes du Front de libération nationale kanak et

1. Cf. *Au Front*, coll. Au vif du sujet, Gallimard, 1987. Réédité dans la collection Folio-Actuel (n° 14, 1988).

socialiste (FLNKS) y détenaient en otage vingt-sept gendarmes à Ouvéa. La gendarmerie de cette petite île de l'archipel avait été attaquée par un commando nationaliste le 22 avril, quatre gendarmes avaient été tués et les survivants conduits dans l'une des grottes dont ce morceau de corail foisonne.

La libération des otages devint un enjeu électoral. L'électorat de l'extrême droite, touché par la crise économique, par la crise des valeurs, est pénétré d'un sentiment de déclin, de décadence. Le Pen exacerbe ses frustrations, promet à peu de frais la restauration d'un Occident blanc et chrétien à nouveau conquérant et dominant. Le commando qui, le 5 mai 1988, prit d'assaut la grotte d'Ouvéa était de nature à séduire ces fantasmes, à combler ces désirs de puissance, à satisfaire cet appel à la violence. A la veille du second tour, l'opération baptisée Victor libéra les otages. Ce fut un bain de sang : deux militaires tombèrent au cours de l'assaut, dix-neuf Kanaks furent tués, une bonne partie d'entre eux – la majorité, j'en ai aujourd'hui la conviction – victimes d'exécutions sommaires après leur capture.

Ce gouvernement, le mien, venait d'aller trop loin. Si je suis partie, c'est sous l'effet de cette répulsion.

Cependant ce nouveau voyage était en gestation inconsciente depuis le précédent. Pendant six mois, à Marseille, j'étais restée fichée du côté des racistes, sans jamais franchir l'écran qui nous séparait de leurs cibles. Ce choix avait été assumé, voulu, comme l'est, maintenant, celui de passer de l'autre côté. Il peut faire sourire : ainsi donc, après avoir visité les « méchants », je serai allée chez les « gentils »... Je me serai contentée de suivre un mouvement de balancier...

De fait, j'avais besoin d'aller vivre chez ceux contre qui venait de s'exercer le nationalisme français. Mais il y avait plus : cet autre, ce monde kanak, nationaliste lui aussi, m'apparaissait a priori comme l'exact opposé de l'univers lepéniste. La revendication de dignité des Kanaks m'est plus proche que l'idéologie de rejet véhiculée par le Front natio-

nal. Les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes. La Nouvelle-Calédonie a été inscrite au comité de décolonisation de l'Organisation des Nations unies en 1987.

En quittant Paris, en juillet 1988, je n'avais donc aucun état d'âme à dire que je m'en allais en Kanaky, et je m'étonnais des réactions de mon entourage. Pourquoi, me disait-on, ne pas aller plutôt vivre au milieu des Caldoches, ces Français perdus au bout du monde? Leur avenir incertain, leur probable destin de « nouveaux pieds-noirs » émouvait plus que le futur des Kanaks. On m'aurait volontiers envoyée explorer leur univers sans réaliser que je sortais d'un monde semblable. Quant aux Kanaks, plusieurs fois j'eus la surprise d'entendre que l'on savait tout d'eux, de leur histoire, de leur projet. Le peu d'intérêt que suscitait mon nouveau voyage renforçait encore l'envie de partir. Ce défaut de curiosité me faisait l'effet de ces trous noirs qui parsèment l'univers. Il me gênait, mais je ne savais pas encore qu'au bout du compte, ce n'était pas Kanaky mais lui que j'allais explorer.

Si ce nouveau voyage ne mérite pas le qualificatif d'infiltration, c'est uniquement parce qu'à la différence du précédent, il s'est fait à visage découvert. Ceux qui m'ont accueillie ont d'emblée été – dans les limites de ce qu'il m'était possible d'exprimer à l'époque – prévenus du projet final. J'ai demandé à vivre dans une tribu, à partager le travail quotidien, celui des champs, celui des réunions politiques aussi. J'ai voulu vivre les contraintes et les espoirs d'une lutte de libération, ce qu'elle bouleverse dans les relations avec les Blancs, les non-Blancs, les Kanaks qui ne la partagent pas. Il me fallait changer de point de vue, regarder notre histoire sous un autre jour, depuis cette terre lointaine. Mes hôtes cependant seront les seuls à pouvoir dire si, ce faisant, j'ai « infiltré » ou non le FLNKS<sup>1</sup>.

1. A l'exception des noms de dirigeants indépendantistes déjà connus du public français – Jean-Marie Tjibaou, Yeiwéné Yeiwéné, Léopold Jorédié, Djubeli Wea... –, j'ai modifié ceux de toutes les autres personnes rencontrées au cours de ce voyage.

Là-bas, comme à Marseille, j'ai essayé de ne point trop poser de questions, et tenté d'écouter ce qui était dit autant que ce qui était tu. Évidemment le pari de cette méthode était hasardeux en Kanaky. Une Parisienne de gauche infiltrée dans une section marseillaise d'extrême droite peut espérer repérer les non-dits : en dépit des clivages idéologiques, il est facile de se comprendre entre Blancs, entre Français dépositaires d'un même passé, d'un même présent. Mais partir au loin, sous d'autres cieux, c'est se larguer sans amarres, en proie aux illusions, celles qui font croire que tout est différent, celles qui donnent à penser que tout est pareil. Il m'a fallu aussi résister à l'envie de ne voir dans cet autre monde qu'une image inversée et séduisante du mien.

Le récit qui suit ne prétend donc pas être un reportage en Kanaky. D'abord j'ai choisi de ne vivre qu'en deux endroits : à Canala où j'ai atterri grâce à un journaliste qui y avait des amis, puis à Gossana où la marche des jours m'a finalement conduite. De plus les hommes, les femmes rencontrés au fil des dix mois qu'a duré mon séjour m'ont souvent dit : « Ce n'est pas un Blanc qui peut dire ce que nous sommes. » Parfois l'affirmation était plus violente : « Il y a assez de Blancs qui viennent faire leur pognon sur notre dos. » Enfin même si pendant ces dix mois, je me suis « établie » en tribu, comme d'autres naguère en usine, même si, au plus près, j'ai tenté de vivre et respirer au même rythme, neuf mois ne sauraient traduire le cumul des vies côtoyées.

Partir, se projeter à 20 000 kilomètres de chez soi, c'est forcément aller chercher ce que l'on sait être sous ses pieds mais que l'on ne parvient plus à voir. C'est un détour pour un retour. En partant, je l'ignorais évidemment, j'ignorais surtout que cette boucle dans l'espace se doublerait d'une tragique boucle dans le temps. En juillet 1988, l'histoire donnait l'impression d'avancer : après le massacre de la grotte d'Ouvéa sous un gouvernement de droite s'amorçait une période de paix, celle des accords de Matignon, voulue par un pouvoir de gauche. Mais le 4 mai 1989, un an à un jour

près après leurs dix-neuf frères, trois autres Kanaks sont tombés à leur tour : Jean-Marie Tjibaou, Yeiwéné Yeiwéné et Djubeli Wea.

Les morts ont précédé mon départ, les morts poursuivent mon retour.





I  
RIVAGES



*Portes*





# ANNE TRISTAN

## L'AUTRE MONDE

### Un passage en Kanaky

Mon précédent voyage dans les rangs du Front national ne semblait pas vouloir finir. Française, j'ai fui la France. Entre juillet 1988 et avril 1989, je me suis retrouvée en Nouvelle-Calédonie, aux côtés de ceux qui contestent la présence de notre drapeau sur leur territoire, les Kanaks. Ce drapeau, je n'arrivais plus à le voir autrement qu'en bleu-blanc-rouge sang. J'avais quelques raisons.

En passant en Kanaky, je voulais découvrir cet autre monde, nationaliste lui aussi, qui m'apparaissait a priori comme l'exact opposé du lepénisme. Etablie en tribu comme d'autres naguère en usine, à Canala et à Ouvéa, j'ai partagé le travail quotidien, celui des champs comme celui des réunions politiques, écouté ce qui était dit autant que ce qui était tu, vécu les contraintes et les espoirs, les ambiguïtés et les contradictions d'une lutte de libération.

Partir, c'est aller chercher ce que l'on sait être sous ses pieds mais que l'on ne parvient plus à voir. Un détour pour un retour. Je l'ignorais évidemment, j'ignorais surtout que cette boucle dans l'espace se doublerait d'une tragique boucle dans le temps. Les morts ont précédé mon départ, les morts poursuivent mon retour.

**Anne Tristan** a publié *Au Front* en 1987, récit d'un voyage au sein du Front national.

Photo © Sygma



9 782070 717804



90-1

A 71780

ISBN 2-07-071780-1

87 FF tc